

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Parole sacrée et action politique « Athalie » de Racine

Thomas Pavel

Volume 15, Number 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pavel, T. (1973). Parole sacrée et action politique : « Athalie » de Racine. *Liberté*, 15(3-4), 133–140.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Parole sacrée et action politique : "Athalie" de Racine

Les Dieux de Phèdre trompent les espoirs des innocents.
Celui qui croit à leur justice sera amèrement déçu.

Sur l'équité des Dieux osons nous confier

Ils ont trop d'intérêt à me justifier

s'écrie Hippolyte, sans pourtant réussir à éloigner le destin qui le suit. Les Dieux de l'*immanence*, ceux mêmes qui ont allumé la passion de Phèdre se déchaînent librement, sans écouter les *oui* et les *non* des humains.

Dans *Athalie*, à la fin de la théophanie racinienne, le vrai Dieu se montre au monde, rétablissant l'équilibre entre le bien et le mal, afin que la liberté humaine apprenne ses limites et que le temps historique puisse naître. Dans un monde abandonné à des maux dont l'incessante floraison ne sera jamais contenue par la seule liberté de dire *non*, la grâce providentielle permet parfois l'étonnante germination du bien, le commencement jamais affermi de la justice, l'épanouissement passager d'une impuissance plus forte que la puissance.

Que les temps sont changés !

Le monde dominé par le mal semble être le résultat d'une usurpation. Abner, l'un des principaux officiers d'Athalie, évoque l'ancien monde, celui d'avant le règne des régicides.

Le peuple saint en foule inondait les portiques . . .

De leurs champs dans leurs mains portant les

[nouveaux fruits

Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.

Aux yeux d'Abner le nouvel état de choses a été artificiellement imposé :

L'audace d'une femme, arrêtant ce concours

En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

Les conséquences n'en sont pas moins graves, car tandis que la foule se détourne du Dieu interdit, le Pouvoir usurpateur, animé d'une inextinguible *aversio a Deo* se prépare à « attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire ». Un monde désacralisé entoure, en les menaçant, les restes de l'ancienne foi. Qu'est-ce qui rend furieux les ennemis de l'ancien culte ? Pourquoi les usurpateurs *ne peuvent-ils pas* permettre la vie religieuse ? Il est vrai qu'Athalie propose à qui veut bien l'entendre, une liberté extérieure, une coexistence pacifique entre la vraie religion et le culte de Baal.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre. Sa politique est celle de la terreur modérée :

Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,

Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.

Je sais sur ma conduite et contre ma puissance

Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

Toujours est-il qu'aux yeux de la tyrannie la liberté laissée à la religion n'est pas une solution idéale. Pour Athalie les réponses courageuses d'un Eliacin sont le résultat de la mauvaise influence exercée par les prêtres, à l'abri de la clémence officielle :

Voilà comme infectant cette simple jeunesse

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse . . .

Ce calme pourrait faire place, à n'importe quel moment, à une nouvelle vague de persécutions. Le répit accordé au grand-prêtre hébreu et à ses fidèles n'est garanti par aucun contrat. Athalie aime garder ses pouvoirs discrétionnaires.

Je puis, quand je voudrais, parler en souveraine . . .

Tourmentée par le « complexe de survivance » des tyrans, Athalie avoue sa cruauté en invoquant en sa faveur des raisons politiques.

Où serais-je aujourd'hui, si domptant ma faiblesse,

Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse,

Si de mon propre sang ma main versant des flots

N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?

Il est vrai que son régime politique, quoique établi sur des crimes, jouit d'une stabilité qui semble justifier la terreur passée ou celle encore possible :

Le ciel même a pris soin de me justifier ...

Par moi Jérusalem goûte un calme profond.

Pourtant, comme dans toutes les tragédies de Racine, la motivation politique est secondaire par rapport aux raisons métaphysiques. Le conflit ne s'amorce pas à partir d'une quelconque lutte pour le pouvoir, mais à partir du désir avoué de résister à Dieu, de contredire ses promesses et d'anéantir son oeuvre. Quand le couteau à la main, elle ordonnait et surveillait la destruction de toute la lignée bénie de David dont, d'après l'antique promesse, un Sauveur devait un jour naître, Athalie savait que c'était avant tout avec Dieu qu'elle luttait et que le pouvoir arraché au tronc sacré qu'elle avait détruit devrait être *entièrement sien*.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,

Cet enfant de David, votre espoir, votre attente ...

Le seul sens de la tyrannie est le conflit ouvert avec Dieu vivant.

Athalie, d'ailleurs, n'est pas capable de formuler nettement la teneur de ce conflit. C'est à son principal conseiller, le prêtre apostat Mathan, idéologue de la terreur modérée, qu'il revient de parler clairement. Lorsqu'il sert Baal, Mathan, loin de croire à l'équivalence des religions *sait* ce qu'il fait :

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole

Je me laisse aveugler pour une vaine idole ?

Séminariste déçu dans ses ambitions, Mathan a abandonné Yahvé pour devenir grand-prêtre de Baal. Il lui est pourtant impossible d'oublier la vérité jadis servie.

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire

Jette encore en mon âme un reste de terreur.

Mais l'apostat ne survit que grâce au progrès du mal dans le monde. Il doit sans arrêt se venger de Dieu, dont l'absence est pourtant sentie comme une inguérissable blessure que seuls de nouveaux crimes peuvent pour un instant lui faire oublier.

Heureux si sur son temple achevant ma vengeance

Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,

Et parmi ses débris, les ravages et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.

Hé ! que puis-je au milieu d'un peuple abattu ?

Abner, nous l'apprenons dès le début de la tragédie, n'a pas renoncé entièrement à l'espoir d'imposer à son peuple, par la force des armes, le règne du vrai Dieu. Pour avoir le courage de le faire, il a besoin d'un signe visible :

Dieu même, disent-ils s'est retiré de nous...

Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

L'abattement d'Abner est la victoire la plus importante d'Athalie. Mettant à mort *tous* les descendants de David, déracinant du sol du monde le support *charnel* de la promesse divine, la tyrannie met la foule en déroute et décourage ceux qui n'abandonnent pas la foi. Pour ces derniers la religion de la promesse faite à Abraham reste une religion de la pure intériorité, sans soutien dans le monde, sans justification politique :

Le ciel même peut-il réparer les ruines

De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

L'espoir semble n'être que l'ombre d'un Faux Possible :

Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;

Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !...

Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?

La victoire mondaine des usurpateurs semble définitive et si la foi peut survivre à ce coup terrible, c'est seulement en tant que culte intérieur, sans contredire (en vain) le pouvoir politique.

La foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère ?

Le grand-prêtre de Yahvé, Joad, répond aux doutes d'Abner :

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

De la sorte, Joad donne un équivalent historique à l'argument ontologique de saint Anselme. Si l'insensé doute de Dieu, c'est simplement qu'il en détourne sa pensée, car il suffit en effet de *penser* au plus grand des êtres possibles pour retrouver en métaphysique l'évidence de son existence, et dans l'histoire, l'espoir. Les raisons de Dieu transcendent la com-

préhension humaine et ceux qui l'accusent d'abandonner ses promesses renoncent eux-mêmes à adhérer à l'inintelligible. Avant tout, ils renoncent à être *attentifs*. Reprocher à la Providence de s'être éloignée des hommes signifie ne plus voir la perpétuelle présence du Miracle dans l'Histoire :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?

Quand Dieu par plus d'effet montra-t-il son pouvoir ?

La chute violente d'autres tyrannies aussi terribles que celles qui oppriment aujourd'hui la foi, n'est-elle pas suffisante pour que les contemporains se reconnaissent

Un Dieu tel Aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps ? Mais si la Providence ne cesse pas de se manifester dans l'histoire, le croyant a-t-il le droit de se contenter d'une croyance purement intérieure, de cette « oisive vertu » qui, au fond, n'est que séparation de l'action divine ? L'ordre du Seigneur n'est-il pas sans équivoque ?

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes.

La foi ne peut rester une forme de silence ; sa sincérité ne peut être mesurée qu'alors qu'elle fait son entrée dans le monde. La distance entre le politique et le métaphysique est créée par le mal en expansion ; c'est le devoir de la foi de ne pas permettre cette rupture et, en s'appuyant sur l'infini Pouvoir, de fonder à nouveau l'identité entre le dedans et le dehors.

Les temps sont accomplis, Princesse, il faut parler

Ainsi que les autres tragédies raciniennes, *Athalie* est centrée autour d'une *énonciation*, dont la fonction est de mettre en lumière une vérité. Cependant cette énonciation n'exprimera plus la vérité impuissante des passions, mais signifiera, pour la première fois, à la fois Vérité et action.

Si le grand-prêtre Joad est inébranlable dans sa foi, c'est qu'il lui a été donné de *voir* les traces de l'Invisible. Sa femme avait assisté au massacre des descendants de David et avait réussi à sauver un enfant du sang des rois, Joas. Elevé en secret dans le temple, sans même savoir qu'il représente la caution de la promesse divine, Joas vivant donne au grand-

prêtre la certitude sacrée que la victoire du mal ne peut jamais être *parfaite*. Cette certitude n'a pourtant pas de *prise directe* sur le monde ; la force d'une conviction, pour arriver à se faire voir au dehors, doit passer par le *corps* de celui qui ose la montrer. Même Dieu a dû se donner un peuple pour s'y incarner.

Pour que soit prononcée cette Enonciation, la seule où les paroles se réconcilient naturellement avec la vérité, une décision individuelle, comme celle d'Oreste dans *Andromaque*, n'est plus suffisant. Le fils d'Agamemnon exprimait sa vérité à lui, mais Joad doit prononcer une vérité qui, tout en étant sienne, est en même temps celle de son peuple, celle de tout l'univers, et est aussi, par une merveilleuse réfraction, la vérité de Celui qui, dans une supra-négation et supra-affirmation, pose et nie infiniment l'univers. L'écho des paroles que Joad projette de dire — tout en se rendant compte que lui-même a été projeté dans le monde afin de les dire — sera entendu partout dans le monde.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Pour une telle parole les canaux de la communication intersubjective se révèlent trop étroits. L'Enonciation part de Joad, mais le grand-prêtre se rend lui-même compte que par sa bouche parle quelqu'un d'Autre :

Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?

C'est lui-même. Il m'échauffe. Il Parle. Mes yeux
[s'ouvrent.

Cette parole, venant des horizons transcendants, ne se dirige pas vers un auditeur déterminé ; elle n'est pas destinée à être renfermée dans les tréfonds d'un cœur. Au contraire, elle doit envahir le monde, au grand jour, et faire trembler les foules :

Appelez tout le peuple au secours de son roi

Et faites retentir jusques à son oreille

De Joas conservé l'étonnante merveille.

Lancées vers un monde envahi par le mal, les paroles du grand-prêtre impliquent l'acceptation consciente du risque extérieur. En voulant lier à nouveau le monde et son Dieu, ces paroles retentissantes sont à la fois parole divine et parole humaine, image de l'éternité qui s'insère dans le temps, le

faisant vivre. Dans ces instants privilégiés l'élan mystique est également élan politique, et cela sans dégradation. Car la décision de lutter, l'acceptation du risque physique fournissent, en de telles circonstances, le seul appui sur lequel Dieu peut compter pour faire renaître le bien dans le monde.

(N'oublions pas, en même temps, que Joad refuse toute aide extérieure mondaine. Quand sa femme lui suggère de faire appel à Jéhu, roi de Samarie et ennemi d'Athalie, Joad répond :

Jéhu ...

N'a pour servir sa cause et venger ses injures

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.)

De manière que dans le final de la tragédie la parole se fera entendre accompagnée par le bruit des armes. Joad montre Joas à l'usurpatrice pendant que les prêtres armés entourent Athalie :

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois ...

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

C'est ainsi que prend fin, dans *Athalie*, l'ancien conflit racinien entre passion et parole. Dans les tragédies profanes, les paroles étaient ou bien des émanations inconscientes de la passion et appartenaient alors, simples mensonges, à la passion et non pas à la conscience, ou bien elles parvenaient à faire le détour purificateur par la conscience, mais devenant ainsi des images de l'absence et de l'impossible, elles s'opposaient à la passion. En tout cas, il ne pouvait pas y avoir de rencontre. Ce n'était pourtant pas des paroles que le mensonge prenait naissance. Comme la fin d'*Athalie* le prouve, c'est la passion qui était mensongère, mal orientée, désirant le fini avec une soif infinie. Les Paroles qui, elles, gardent la mémoire de l'ancienne droiture, ne pouvaient pas se plier à cette coupable *conversio ad creaturas*. De son côté la passion n'aboutissait jamais à l'action. Il n'y a donc pas à s'étonner si, dans les tragédies profanes, rien ne se passait : le mensonge y anéantissait les forces de l'événement. Cependant, maintenant que la passion a rencontré enfin son véritable objet, le suprême Bien, les paroles sont libres d'exprimer sa plénitude. C'est de cette sainte rencontre qu'est engendrée, à la fin, l'action.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

La force des paroles triomphantes de Joad n'est pourtant pas pleinement eschatologique. Il est vrai qu'il annonce : « Les temps sont accomplis », mais cet accomplissement n'est qu'une *figure* du Grand Accomplissement de tous les temps. La fin de la tragédie emprunte son éclat à la Vraie Fin qu'elle annonce. Jusqu'alors le temps ne s'arrêtera pas et, surgissant dans l'histoire, le bien ne pourra survivre à la prolifération renouvelée du mal, à l'inertie de cette perpétuelle dégradation. Le bourgeon qui vainc la croûte du mal sera à son tour vaincu par la pesanteur, la raideur, le vieillissement. Comme on le sait, Joas ne tiendra pas ses promesses. La conduite du pouvoir légitime sera identique à celles des usurpateurs sinon pire, et Joas, devenant lui aussi idolâtre, mettra à more le grand-prêtre Zacharie, fils de Joad.

Ces événements sont évoqués au milieu de la tragédie par Joad qui, dans la scène de la prophétie, prévoit cette déchéance :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure cité perfide,
Des prophètes divins malheureux homicide ...

La faiblesse du bien dans le temps met en relief sa victoire éternelle : la promesse qui sera vraiment accomplie ne vient pas de Joas mais de Dieu. Il n'est donné au Temps de connaître que quelques courtes floraisons du bien, signes passagers du Bien impérissable.

THOMAS PAVEL